Hélène CHARRON, *La sociologie entre nature et culture. 1898-1914. Genre et évolution sociale dans l'Année sociologique*

Laval, Presses de l'université de Laval, 2011, 173 p.

Agnès Fine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12272>

DOI : 10.4000/clio.12272

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2014

Pagination : 318a à 318a

ISBN : 978-2-7011-9045-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Agnès Fine, « Hélène CHARRON, *La sociologie entre nature et culture. 1898-1914. Genre et évolution sociale dans l'Année sociologique* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 40 | 2014, mis en ligne le 15 janvier 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12272> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12272>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Hélène CHARRON, *La sociologie entre nature et culture. 1898-1914. Genre et évolution sociale dans l'Année sociologique*

Laval, Presses de l'université de Laval, 2011, 173 p.

Agnès Fine

RÉFÉRENCE

Hélène CHARRON, *La sociologie entre nature et culture. 1898-1914. Genre et évolution sociale dans l'Année sociologique*, Laval, Presses de l'université de Laval, 2011, 173 p.

- 1 Hélène Charron est une bonne connaissance de l'histoire des sciences sociales en France. Après avoir étudié dans sa thèse la place des femmes et leur légitimité dans le champ social de la recherche en sciences sociales au cours des cinquante premières années de leur structuration en discipline nouvelle (entre 1890 et 1940), elle s'intéresse dans ce nouveau livre au contenu de ces recherches du point de vue des rapports sociaux de sexe. Elle choisit de les analyser dans la revue emblématique de la sociologie naissante animée par Durkheim et son équipe, *l'Année sociologique*, entre 1898 et 1914.
- 2 Après avoir présenté la position particulière de *l'Année sociologique* dans le champ des sciences sociales en France tel qu'il se structure progressivement, elle analyse minutieusement le contenu des articles de fond – au demeurant peu nombreux – et surtout celui des très nombreuses notices ou comptes rendus critiques d'ouvrages français et étrangers publiés entre 1898 et 1914 qui touchent de près ou de loin aux questions de genre, soit au total 470. Si Durkheim prend lui-même en charge une grande partie de ces comptes rendus, la question de la famille l'intéressant particulièrement, ces notices critiques émanent également d'autres auteurs de l'équipe. Leurs points de vue ne sont ni homogènes ni sans contradictions, ce qui est lié entre

autres au fonctionnement de l'équipe (une quarantaine de membres), dont Philippe Besnard a montré qu'il ne « constituait pas un groupe d'interconnaissance, les relations étant étroites seulement à l'intérieur de fractions de cet ensemble »¹.

- 3 Les rapports sociaux de sexe concernent des champs très divers dans la revue : les systèmes de parenté et leur évolution historique, la division du travail, l'économie, le religieux, le politique, le droit, la criminalité, la démographie. L'auteure met au jour tout d'abord l'évolutionnisme social tel qu'il apparaît majoritairement dans *l'Année sociologique*. Le modèle d'évolution qui fait consensus est structuré de la manière suivante : « les sociétés moins complexes – les sociétés primitives historiquement et/ou géographiquement –, progressent vers des formes plus sophistiquées, intégrées et morales, généralement assimilées aux sociétés occidentales européennes modernes » (p. 47) en passant par trois stades successifs, matrilineaire, patrilineaire et patriarcal. Dans les sociétés modernes et développées (française, allemande, anglo-saxonne), dernier stade du développement, la spécialisation et la division du travail atteignent un niveau inégalé. Ce schéma linéaire étant tracé, des débats existent sur les modalités des passages d'un stade à un autre, ainsi que sur la place qui est réservée aux femmes et sur les libertés sexuelles dont elles peuvent jouir dans chacune de ces sociétés (p. 49). Dans son chapitre 3, l'auteure analyse en détail les représentations et les débats autour de la matrilinearité souvent assimilée au matriarcat par les auteurs de la revue, sauf par Durkheim qui distingue les deux notions. Pour les auteurs de *l'Année sociologique*, résume Hélène Charron, « la filiation utérine, constamment confondue avec le matriarcat, se caractérise par un plus grand pouvoir des femmes, symptôme d'une moralité sexuelle défailante et conséquence de l'absence de mariages juridiquement forts. Le totémisme, pour sa part, explique la séparation primitive des sexes que la division sexuelle du travail vient confirmer. Contrairement à d'autres thèmes, les sexes ne sont pas conceptualisés comme des entités construites socialement » (p. 80). Le processus de substitution de la filiation agnatique à la filiation utérine est progressif et se manifeste principalement par la disparition des formes de liberté et de pouvoir des femmes et par le renforcement de l'unité conjugale qui apparaît comme le signe même du progrès social. Si Hélène Charron n'a trouvé que deux auteurs reconnaissant que les sociétés patriarcales oppriment les femmes, la majorité des autres, au sein de la revue, « attribuent une valeur positive à l'apparition de la patrilinearité et au patriarcat qui, en plus de permettre le progrès et l'évolution sociale, assure la stabilité sociale et préfigure la morale bourgeoise de la Belle Époque » (p. 88).
- 4 On mesure, avec ce constat, la grande originalité de l'évolutionnisme social de Paul Lacombe (1834-1919)² qu'Hélène Charron n'a pu rencontrer car il n'écrivait pas dans *l'Année sociologique* et n'appartenait pas à l'équipe des Durkheimiens. Il codirigeait avec Lucien Berr une revue concurrente, la *Revue de Synthèse*. Célèbre à son époque, mais largement oublié depuis, cet historien chartiste contemporain de Durkheim, mais nettement plus âgé que lui, a fait paraître un livre en 1889, *La famille romaine*, dont la partie introductive brosse une « évolution du mariage et de la famille », nourrie des lectures anthropologiques disponibles à cette époque, qui tranche avec le consensus tel qu'il ressort des textes de *l'Année sociologique*. Il opère une révolution du regard, en examinant les structures matrimoniales et les règles sociales, non pas du point de vue des hommes, ce que font tous ses contemporains, y compris Durkheim, mais du point de vue des femmes. Les femmes seraient passées d'une polyandrie assez large à une polyandrie limitée par des restrictions successives, pour aboutir enfin à la monoandrie, tandis que les hommes seraient passés d'une polygynie assez large à une monogynie

officielle mais à une polygynie de fait dans les sociétés modernes, même si celle-ci est plus restreinte, l'adultère masculin étant très répandu et pas réprimé par les lois, alors qu'il l'est sévèrement pour les femmes. Les sociétés patrilinéaires ne s'accompagneraient donc pas d'un progrès moral. Son analyse critique consiste donc à considérer l'union conjugale (la monogamie), non pas comme une structure neutre, garante *ipso facto* d'une meilleure situation pour les femmes, mais comme une institution où se joue un rapport de force entre les sexes, le sexe féminin étant en l'occurrence le grand vaincu. Au lieu de présenter la monogamie comme le signe du progrès moral des peuples civilisés, ainsi que le font Durkheim et son équipe, Lacombe montre qu'elle implique la subordination des femmes. Lacombe fait donc une jonction théorique entre ce qu'il sait comme savant et ce qu'il vit et voit dans sa société, en tant qu'homme républicain, laïc et féministe.

- 5 À lire les analyses fines d'Hélène Charron, on voit que, de manière générale, il existe chez les auteurs de *l'Année sociologique* une sorte d'impensé « naturaliste », qui leur fait adopter des représentations de l'évolution du mariage et de la famille en contradiction avec l'idéal d'égalité entre les sexes qu'ils partagent généralement. Comment comprendre l'affirmation pour le moins paradoxale de Durkheim selon laquelle « Rome, où la puissance du père atteint son maximum d'intensité, est aussi de toutes ces sociétés (décrites par Grosse) celles où la femme est le plus complètement l'égale de son mari »³ ? Selon l'auteure, cette apologie de la famille romaine s'explique par une certaine conception de l'égalité entre les sexes, qui loin de se confondre avec l'égalité juridique, économique et politique, serait une « égalité morale », ce qui signifie « la complémentarité des rôles de sexe déterminée en fonction de ce qui est considéré comme naturel pour chacun d'entre eux : aux hommes la direction des affaires publiques, aux femmes la maternité et les soins domestiques » (p. 95). Pour Durkheim et ses émules, l'union conjugale forte est la meilleure garante de cette mise en œuvre de la complémentarité des sexes. Selon Hélène Charron, « le pouvoir marital et son corollaire, la subordination des femmes, sont théorisés comme le fondement de l'institution familiale, comme une condition nécessaire de l'unité familiale » (p. 99).
- 6 L'auteure décèle des représentations proches dans les comptes rendus critiques d'ouvrages démographiques qui ont trait au mariage et à la natalité, à la criminalité, aux femmes ouvrières, ainsi que dans les comptes rendus des ouvrages des rares femmes sociologues. S'agissant de l'égalité juridique et du féminisme, il existe peu de notices critiques mais elles expriment généralement l'anxiété des auteurs devant tout ce qui pourrait conduire à une plus grande indifférenciation entre les sexes, cette dernière et l'affaiblissement du mariage leur apparaissant comme les deux spectres qui menacent les sociétés occidentales.
- 7 En conclusion, selon Hélène Charron, si Durkheim et les analystes de *l'Année sociologique* ont généralement rejeté le naturalisme biologisant qui justifie la subordination des femmes par leur incapacité mentale et physique, « les catégories de sexe demeurent naturalisées de deux façons. [...] Les femmes seraient restées plus près de la nature, moins socialisées que les hommes ». En outre, ces auteurs s'inscrivent dans une sorte de « naturalisme ontologique ordonnant un enchaînement nécessaire du monde dans lequel la subordination juridique et politique des femmes est essentielle au progrès social » (p. 153). Pour eux, « les hiérarchies de sexe sont naturelles et nécessaires. Elles ne sont pas d'ordre sociologique » (p. 154).

- 8 Il est vraiment fascinant de voir combien les savants de cette époque les plus curieux et les plus inventifs, passionnés par l'histoire de l'organisation familiale, du mariage, des rapports entre les sexes dans les différentes sociétés humaines, et qui tentaient d'ordonner les données fournies par l'histoire, l'archéologie ou la démographie, étaient limités aussi dans leur majorité par les cadres mentaux de leur époque, ceux d'hommes, blancs, issus des couches aisées des sociétés occidentales.
- 9 On ne peut que conseiller la lecture de cet excellent petit ouvrage, dont l'analyse est tout à la fois solide – car étayée sur des textes précis référencés – et nuancée. On y trouvera en outre une précieuse bibliographie critique française et anglo-saxonne sur les sciences sociales de cette époque.
-

NOTES

1. Philippe Besnard, « Durkheim et les femmes ou le Suicide inachevé », *Revue française de sociologie*, vol. 14, n°1, janvier-mars 1973, p. 27-61.
 2. A. Fine, « Du féminisme à l'anthropologie de la parenté, l'originalité de Paul Lacombe », in Agnès Fine et Nicolas Adell (dir.), *Histoire et anthropologie de la parenté. Autour de Paul Lacombe (1834-1919)*, Paris, éd. du CTHS, 2012, p. 115-140.
 3. Durkheim, à propos de Grosse, voir H. Charron, *La sociologie...*, p. 97.
-

AUTEURS

AGNÈS FINE

EHESS / LISST-CAS, Toulouse